

1822



Petit Courrier des Dames.

Rue Abeslée, N° 28.

A. Delvaux & Co.

Robe de tulle traversée et garnie de rouleaux de satin: Ceinture à corsage se nouant sur les épaules.



PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



~~~~~

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois : dont une d'homme, quatre de modes françaises, et deux de modes étrangères. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, no. 28; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, no. 23; PAINPARRÉ, PONTHEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq Saint-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

~~~~~

MODES.

IL est cinq heures du matin, la jeune Hortense vient de rentrer dans son appartement. Elle s'approche d'une glace, détache la guirlande de roses qui couronnait ses cheveux d'ébène; elle dénoue le ruban qui marquait la finesse de sa taille; sa robe d'une gaze légère est foulée sous ses jolis pieds, car la triple ruche de blonde qui la garnissait a été emportée dans la dernière contredanse. Elle dépose successivement tous ses bijoux, coupe le lacet qui comprimait les formes les plus gracieuses; elle se regarde et ne peut s'empêcher de s'admirer encore. Cependant c'était la cinquième nuit qu'elle passait dans les fêtes et les bals. Elle est excédée de fatigue : ses yeux sont abattus, sa tête est pesante et son cœur

est vide, car la jeune Hortense est coquette; elle a eu mille succès et n'a pas éprouvé une sensation; elle a reçu tous les hommages et n'a pas entendu un conseil; elle a obtenu des triomphes et ne rapporte pas un souvenir. Mais, le croirait-on? son esprit léger la reporte encore à examiner une robe préparée pour un bal du lendemain: elle essaye un chapeau qui doit donner la mode à sa première apparition, et, comme un fidèle guerrier qui s'endort sur ses lauriers, elle ne succombe au sommeil que sur un amas de fleurs, de gaze et de rubans.

Nous avons respecté son repos; mais le plus doucement possible nous sommes arrivées dans le sanctuaire de cette jeune divinité, et nous avons pu dessiner la jolie robe de bal disposée pour le lendemain: elle était en tulle, garnie de gros bouillons aussi en tulle; ces bouillons ainsi que le jupon étaient traversés par des rouleaux de satin blanc; au-dessus de la garniture on voyait une espèce de guirlande en biais de satin, dont chaque feston se trouvait marqué par un bouquet de fleurs sans feuilles; une ceinture-corsage à trois pointes dont celle de derrière venait joindre le nœud, devait être nouée sur les épaules: quelques fleurs détachées semées çà et là dans les cheveux étaient destinées à compléter l'élégance de cette jolie toilette.

Il serait difficile de décrire quelques modes particulières dans cet instant où chacun n'est occupé qu'à suivre la mode de donner et de recevoir: les boudoirs de nos petites-maîtresses ressemblent à des magasins de nouveautés et de jouets. Pour admirer le fin tissu d'un beau cachemire, on jette de côté la superbe fourrure de marthe-zibeline qui va servir de chabraque au petit cheval du bambin chéri. Sur la grande poupée de la petite fille est déposé le joli chapeau qui a été offert à sa belle maman. Les tables sont remplies de boîtes de bonbons, les tapis jonchés des charades et devises qui les entouraient: la cheminée est encombrée de toutes les élégantes recherches du luxe: des porte-bijoux, des encriers en vermeil, des fontaines en cristal, d'où jaillissent par différens conduits les essences les plus délicieuses; enfin, de charmans petits calendriers perpétuels qui marquent le tems lorsque l'agitation continuelle où l'on vit, le fait oublier.

Paradis des Sauvages de l'Amérique septentrionale.

LES Sauvages du nord de l'Amérique donnent une ame, non-seulement aux hommes, aux animaux et aux végétaux, mais encore aux minéraux et à tout ce qu'ils voyent. Ils s'imaginent que les objets dont ils font usage sur la terre vont, à mesure qu'ils périssent, rejoindre dans un autre monde les esprits des hommes; et c'est pour cette raison qu'ils ont toujours soin de mettre dans le tombeau de leurs amis un arc et un carquois, afin qu'ils puissent encore se servir de ces armes dans le ciel.

Il existe chez ces peuples une ancienne tradition d'un voyage que fit jadis un de leurs compatriotes, qui parvint jusqu'au séjour habité par toutes les ames, et qui de retour chez lui, donna les détails suivans sur les lieux qu'il avait visités.

Cet Indien, qui se nommait Marathon, après avoir gravi pendant long-tems une montagne escarpée, parvint enfin aux frontières du royaume des esprits; là, il fut arrêté par la vue d'une épaisse et sombre forêt, remplie de ronces et de broussailles, tellement entremêlées ensemble, qu'il était impossible de s'y frayer un chemin. Il cherchait donc à trouver quelque passage pour y pénétrer, quand il aperçut un énorme lion blotti entre les arbres, et dont l'œil ardent semblait le guetter comme sa proie. L'Indien recula épouvanté, et au moment où il vit le lion prêt à s'élancer sur lui, se trouvant dépourvu de tout autre moyen de défense, chercha à s'emparer d'une grosse pierre qui était à ses pieds; mais à sa grande surprise il ne put rien saisir, et découvrit que ce qu'il avait pris pour une pierre n'était qu'une simple apparition. Cependant s'il fut désespéré de cette illusion, il fut ensuite bien agréablement surpris quand il reconnut que le lion qui l'avait saisi par l'épaule gauche, ne pouvait lui faire éprouver aucune douleur, et que ce n'était qu'une ombre de ce redoutable animal qui l'avait tant effrayé. Aussitôt qu'il se fut débarrassé de cet impuissant ennemi, il marcha de nouveau vers la forêt et s'y engagea dans l'endroit qui lui parut le moins épais; à son grand étonnement il vit que les ronces, les broussailles et les arbres ne lui offraient aucune résistance, et qu'il les traversait aussi facilement

que s'il n'avait eu que de l'air devant lui. Il en conclut que cette forêt, qui n'était encore que l'ombre d'une forêt, pouvait fort bien servir de barrière aux ames, dont la substance délicate était sans doute sensible à tous les objets qui n'avaient pu jusqu'alors faire éprouver aucune sensation à ses sens grossiers. Cependant l'air devenait plus suave et plus doux à mesure qu'il avançait, et après avoir marché quelque tems à travers ces bruyères sauvages, il se trouva au milieu d'un bois magnifique dont les arbres verdoyans étaient chargés de fleurs et de fruits. Tout-à-coup il entendit les aboiemens d'une meute de chiens, et aperçut bientôt après, une troupe de cavaliers qui venaient à lui. Il remarqua parmi eux l'ombre d'un jeune homme monté sur l'ombre d'un cheval blanc, suivant au grand galop l'ombre d'une centaine de bassets, attachés à la poursuite de l'ombre d'un lièvre qui fuyait avec une vitesse inconcevable. Quand le jeune chasseur fut près de lui, Marathon le fixa attentivement, et reconnut le jeune prince Nicharaga, mort depuis six mois, et dont toute l'Amérique occidentale pleurait encore la perte.

Dès qu'il fût sorti du bois, il découvrit un paysage ravissant composé de riches plaines, de prairies verdoyantes, à travers lesquelles murmuraient des ruisseaux de cristal.

Une foule innombrable d'ames, occupées à divers jeux, peuplait cette heureuse contrée, dont les charmes sont impossibles à décrire et ne peuvent être imaginés par les mortels. En marchant au milieu de ces riantes vallées, Marathon fût vingt fois tenté de cueillir quelques-unes des charmantes fleurs qui croissaient en profusion autour de lui, et dont plusieurs lui étaient totalement inconnues. Mais bientôt il reconnut encore que ces fleurs étaient seulement visibles pour lui. Enfin, parvenu sur les bords d'une rivière, il y vit une ame de pêcheur qui y prenait des ames de poissons avec l'ame d'une ligne; comme notre Indien aimait passionnément la pêche, il s'assit sur les bords du fleuve.

J'aurais déjà dû dire à mes lecteurs, que Marathon avait épousé autrefois une des plus belles femmes de son pays, qui était morte après lui avoir donné plusieurs beaux enfans. Les deux époux furent tellement renommés pour leur amour et leur constance, que les Indiens souhaitent encore à présent à tous les nouveaux mariés de vivre ensemble comme Marathon et

Yaratilda. Marathon n'était donc que depuis peu de tems placé près de l'ame du pêcheur, quand il aperçut sur la rive opposée sa bien-aimée Yaratilda qui le regardait tendrement, et tendait vers lui les bras en répandant des larmes, et en lui faisant entendre qu'il lui était impossible de traverser la rivière. Rien ne pourrait dépeindre les divers sentimens d'amour, de désir, de regret et de désespoir qui s'emparèrent successivement du cœur de l'Indien; il ne put résister au besoin de retrouver son épouse chérie, et s'élança au milieu des flots qu'il traverse encore sans rien éprouver, car ce n'était également que l'ombre d'une rivière. Il arriva enfin près de la belle Yaratilda qui s'élança aussitôt dans les bras de Marathon, qui pour le coup maudit cent fois son enveloppe matérielle, qui le rendait insensible aux tendres caresses de son épouse qu'il cherchait vainement à serrer contre son cœur. Après une foule de questions et de témoignages réciproques de tendresse, Yaratilda le conduisit sous un bosquet qu'elle avait formé avec tout ce que ce royaume enchanté produisait de plus beau; et comme Marathon s'extasiait devant cette charmante retraite, elle lui dit qu'elle l'avait préparée et travaillait constamment à l'embellir pour y demeurer avec lui; car elle savait que sa piété envers Dieu et sa conduite envers les hommes le rendraient digne d'être admis après sa mort parmi les habitans de cet heureux séjour. Elle lui amena alors deux de ses enfans qui étaient morts depuis quelques années et qui habitaient avec elle, et elle le conjura d'élever ceux qui restaient sur la terre de manière à ce qu'ils pussent un jour se réunir à eux.

La tradition indienne parlait ensuite du triste sort des ames criminelles, et faisait, entre autres choses, mention d'une mer bouillante d'or fondu, dans laquelle étaient plongées les mânes des barbares Européens qui, pour assouvir leur soif de ce précieux métal, massacrèrent tant d'innocens Indiens.

VARIÉTÉS.

DEPUIS quelque tems la mode a fait des pas rétrogrades, elle a rétabli la vogue des longues tailles, et des garnitures en usage il y a trente ans. Un fabricant de sacs vient de faire un essai bien autrement hardi. Ce n'est point au dernier siècle

qu'il a emprunté les ornemens qui décorent les sacs qui sortent de ses ateliers, mais à un monument acquis depuis peu à la France et qui date de plusieurs milliers d'années avant notre ère : en un mot au fameux Zodiaque de Denderah. Ces sacs d'un goût si antique, ne sont pas pour cela d'un goût suranné, car le beau est immortel et rien n'est plus élégant que les ornemens employés par les artistes égyptiens. Le célèbre Lalande a fait une anastromie pour les dames : les sacs à la Denderah sont de véritables Zodiaques pour elles et le complément naturel de l'ouvrage de M^r. Lalande.

Ils se vendent chez M^r. Ganneval, Marchand de Nouveautés de S. A. R. M^{me}. la duchesse de Berry, rue St.-Honoré, en face celle de l'Arbre-Sec, et à sa fabrique, rue Simon-le-Franc, n^o. 23.

Autrefois l'épicerie était une des denrées les plus précieuses et les plus estimées. Au nouvel an, au mariage, au baptême, on donnait des épices comme on donne aujourd'hui des dragées et des confitures sèches; pour un procès gagné le plaideur reconnaissant offrait des épices à ses juges; et quoique ceux-ci fussent obligés de rendre la justice gratis, ils ne croyaient pas offenser la loi en acceptant un présent aussi modique. Tel est l'origine du nom d'épices, qui est resté jusqu'à nos jours aux honoraires des juges.

L'introduction du café dans Paris ne remonte pas plus haut que Louis XIV, et on la doit à Soliman Aga, chef de l'ambassade envoyée par le grand-seigneur à ce monarque. La manière dont Soliman faisait servir son café aux dames qui l'allaient voir, contribua bien plus à en faire la fortune que la liqueur même. Avant que le palais pût le juger, les yeux étaient séduits par l'appareil d'élégance et de propreté qui l'accompagnait; par ces brillantes tasses de porcelaine dans lesquelles il était versé; par ces serviettes ornées de franges d'or, que des esclaves présentaient aux dames. Joignez à cela des meubles, des habillemens et des usages étrangers; la singularité de parler au maître du logis par interprète, celle d'être assise par terre sur des carreaux, etc., et l'on conviendra qu'il y avait bien là de quoi faire tourner la tête à des Françaises. Cette liqueur avait encore un obstacle à vaincre,

c'était sa cherté : on prétend qu'à cette époque le café a été payé jusqu'à quarante écus la livre.

LA VIOLETTE.

Apologue.

VOYEZ cette jeune vierge au milieu de ce délicieux jardin ; ce soir elle voudrait offrir un bouquet à sa mère , et ses yeux cherchent les fleurs dont il sera composé : celles-ci , sans éclat , sans odeur , ne fixent pas ses regards ; quelques roses , quelques œillets sont épars çà et là ; mais leurs calices encore fermés n'exhalent pas le parfum qu'ils recèlent. D'un pied léger , d'une marche rapide , la jeune fille parcourt les sentiers irréguliers d'un brillant parterre ; d'un œil avide , inquiet , il semble qu'elle interroge les arbustes et les fleurs ; elle voudrait qu'ils lui offrissent un emblème qui pût exprimer ce qu'elle éprouve pour sa mère. Elle ne voit rien qui remplisse ses vœux ; enfin , belle comme la vertu , comme elle parée des seuls dons de la nature , modeste comme le vrai mérite , une simple violette révèle son existence par les parfums dont elle embaume les airs. Vingt fois la jeune fille a passé près d'elle sans l'apercevoir ; peut-être l'a-t-elle foulée sous ses pieds... Sa délicieuse odeur l'avertit de sa présence ; elle la cueille avec empressement , vole à sa demeure , et après l'avoir placée avec soin dans un joli vase , elle répète le compliment qui doit accompagner ce tribut simple , mais touchant de l'amour filial.

Homme juste et malheureux , crois-moi , rappelle ton courage ! Long-tems peut-être comme la violette tu vivras dans l'oubli ; mais si la mort ne te frappe pas avant le terme fixé par la nature , espère encore , tu verras luire pour toi le jour du triomphe , et tes nobles vertus seront récompensées sur la terre.

FÉLICIE.

THÉÂTRES.

THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Rentrée de madame GAVAUDAN.

VILAIN Savoyard est une épithète dont le peuple se sert souvent lorsqu'il veut injurier celui qui lui déplaît ; nous

sommes persuadées qu'il n'oserait plus employer cette expression s'il avait vu M^{me}. Gavaudan avec sa veste brune, ses grosses guêtres et son petit bonnet de laine qui lui sied aussi bien, pour le moins, que pourrait le faire le plus élégant chapeau de chez mademoiselle Fanny. D'où revient donc M^{me}. Gavaudan? sans doute du pays des Grâces, de la Gentillesse et du Goût: et elle a fait une ample provision de ces jolies marchandises. Puisse-t-elle nous en offrir souvent des échantillons comme ceux qu'elle nous a donnés hier soir!

Sédaine et Solié auraient été *aux anges* en voyant leur *Diable à quatre* rendu avec un ensemble aussi parfait. Jamais on a mieux senti les beautés musicales du célèbre Solié. Serait-ce parce qu'on a été long-tems privé de ce chef-d'œuvre d'harmonie comique; ou plutôt parce que le talent de mesdames Lemonnier et Gavaudan en a fait valoir tout le charme? Au reste, en adjugeant à chacun sa part du triomphe, il y aurait encore de quoi contenter toutes les ambitions. M^{me}. Gavaudan a un genre à elle, ce qui lui mérite bien le prénom d'Inimitable; titre qui jusqu'ici paraissait être la possession exclusive d'une actrice non moins célèbre.

Mesdames Gavaudan et Lemonnier ont été appelées après la représentation, et ont été accueillies par des salves d'applaudissemens justement méritées.

PANORAMA DRAMATIQUE.

Première représentation de l'*Espiègle*.

BIENTÔT les prodiges du Petit-Poucet de Perrault nous paraîtront des choses vraisemblables. Les enfans d'à présent font des merveilles, et sont eux-mêmes des merveilles. L'Espiègle ne le cède en rien à la Petite-Sœur; et comme il y a diverses manières de passer à l'immortalité, les jeunes héros de la scène pourront peut-être un jour figurer parmi les enfans célèbres, et dans cent ans on parlera encore de Léontine Fay et du jeune Laingaut.